



RAYMOND BOUDON

A LIFE IN SOCIOLOGY

Essays in Honour of Raymond Boudon

EDITED BY
Mohamed Cherkaoui & Peter Hamilton

B THE
BARDWELL
PRESS

Discours de Raymond Boudon
à l'occasion de la parution de l'ouvrage en 4 volumes

Réception du 7 octobre 2009 à l'Institut de France
en présence de Jean-Claude Casanova, président
et Michel Albert, secrétaire perpétuel
de l'Académie des Sciences Morales et Politiques



Chers amis,

C'est bien sûr avec une grande joie et une grande émotion que je découvre la superbe cassette de quatre gros volumes que vous m'offrez ce soir.

Mais j'éprouve surtout un sentiment de profonde gratitude à l'endroit de tous ceux qui l'ont rendue possible : les auteurs des articles composant ces volumes et les deux maîtres d'œuvre de l'entreprise, Mohamed Cherkaoui et Peter Hamilton. Au-delà, notre réunion d'aujourd'hui me donne l'impression, pour reprendre les mots d'un éminent collègue d'Outre-Atlantique qui me transmet ses regrets de ne pouvoir être parmi nous ce soir, d'avoir un peu le caractère d'une réunion de famille intellectuelle. Certes, comme dans toute famille, chacun a sa personnalité. Et notre famille est tout le contraire d'une secte et même d'une École. Mais, au delà de nos particularités individuelles, il existe entre les membres de la famille intellectuelle étendue dont les auteurs qui se sont exprimés dans ces volumes représentent un brillant échantillon, des valeurs et des croyances communes sur les sciences sociales, ainsi que sur les responsabilités de ces dernières à l'endroit de la société.

Les organisateurs de notre rencontre d'aujourd'hui ayant voulu me ménager un sentiment de surprise, je n'ai pas été autorisé à prendre connaissance des textes composant les volumes suscités par l'amicale initiative de Mohamed Cherkaoui, le brillant sociologue et dynamique directeur du Gemas (Groupe d'études des méthodes de l'analyse sociologique), le centre de recherches sociologiques placé sous l'égide du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'Université de Paris-Sorbonne. À ces volumes, Peter Hamilton, notre collègue et ami de l'Open University britannique et l'efficace patron de la Bardwell Press d'Oxford, a voulu donner une forme digne du contenu. Mais je n'ignore pas l'identité des contributeurs, puisque la liste en a été publiée dans Les nouvelles du Gemas, et je connais — le plus souvent dans

le détail — l'œuvre de la presque centaine d'auteurs et amis allemands, italiens, norvégiens, canadiens, américains, autrichiens, israéliens, suédois, suisses, anglais, espagnols, néerlandais, grecs, polonais, belges et bien sûr français qui ont accepté de se joindre à cette entreprise. Je suis sûr que leurs contributions expriment, chacune avec son originalité propre, ces valeurs et ces croyances communes.

Sans me lancer ici dans un catalogue de tous les apports à la connaissance qu'on leur doit, je me contenterai de dire qu'ils ont contribué à expliquer une multitude de phénomènes, dont certains sont liés à notre temps, tandis que d'autres présentent un caractère plus intemporel.

Ils ont repéré et expliqué les changements et les différences internationales dans les valeurs des jeunes ; étudié les mécanismes de diffusion des innovations et des découvertes ; analysé les motivations, les succès et les échecs des politiques d'éducation conduites dans divers pays ; étudié les mécanismes de l'intégration dans des contextes multiculturels ; éclairé le phénomène des attentats-suicides et d'autres types de comportements extrêmes ; exploré les sentiments de justice et les mécanismes de la frustration relative ; étudié les relations complexes entre l'égalité et l'équité ; analysé les dérapages de l'intuition dans la connaissance ordinaire ; expliqué les changements dans les valeurs et les croyances politiques, morales et religieuses des sociétés modernes ou encore étudié les mécanismes présidant aux changements institutionnels. Dans bien des cas, ils ont mis au point des instruments originaux d'observation et d'analyse à l'occasion de leurs recherches.

Ils ont contribué aussi à faire reconnaître l'importance des œuvres novatrices produites par les sciences sociales d'hier et d'aujourd'hui. Cela est important, car ces chefs-d'œuvre sont un peu aux sciences sociales ce que les mathématiques sont à la physique ou les langues anciennes aux humanités. Le décorticage de ces œuvres novatrices fait partie de la propédeutique obligée du jeune chercheur. Leur étude pourrait même venir compléter avantageusement la culture générale du jeune citoyen.

L'une des croyances communes aux membres de notre famille intellectuelle veut que, comme l'a déclaré Durkheim, la sociologie ne mérite pas une heure de peine si elle n'est pas utile à la société. Mais il devait livrer le fond de sa pensée à ce sujet surtout à travers son œuvre même. Elle montre en effet que la meilleure manière pour nos disciplines d'être utiles à la société est de créer de la connaissance sur les phénomènes sociaux et, plus précisément, d'élaborer, comme le font toutes les sciences, des théories possédant la double propriété d'expliquer des phénomènes à première vue opaques pour l'esprit et bien sûr

d'être empiriquement et logiquement solides. Cette thèse a été, je crois, celles de tous les grands. Durkheim nous a expliqué à partir d'une théorie solide pourquoi la notion d'âme est universelle ; Weber pourquoi le désenchantement du monde est irréversible ; Tocqueville pourquoi les Américains sont plus religieux que les Européens. Leurs explications n'ont pas pris une ride. Et elles nous permettent de comprendre des phénomènes essentiels de notre temps.

Autre trait commun aux chercheurs qui m'ont fait l'honneur de contribuer au Festschrift qui nous réunit ce soir : à l'instar des grands maîtres, tous sont soucieux d'échapper aux explications rhétoriques des phénomènes sociaux. Tous souscriraient, je crois, aux invectives de Tocqueville contre l'esprit littéraire qui lui paraissait menacer de manière endémique les analyses politiques et sociales. Tous approuveraient la déclaration de Max Weber selon laquelle la sociologie a surtout pour vocation d'évacuer les concepts collectifs. Il déplorait que le spectre de ces concepts collectifs continuât de rôder au début du XX^e siècle. Or il rôde toujours au début du XXI^e. Ainsi, les médias tendent à imputer indistinctement tout phénomène social ou politique surprenant à de mystérieuses causes qualifiées de culturelles. Elles suffiraient à expliquer par exemple que le pouvoir de la rue soit plus grand en France que dans les démocraties voisines ou que l'influence de la religion soit nettement plus forte aux États-Unis qu'en Europe.

Il me semble que la plupart des membres de la famille intellectuelle que représentent les auteurs du Festschrift accepteraient aussi que le remède le plus efficace contre la rhétorique consiste à prendre au sérieux l'évidence selon laquelle les phénomènes sociaux sont le produit du comportement d'individus qui font ce qu'ils font parce qu'ils ont des raisons pour cela, et non parce qu'ils seraient l'objet d'un conditionnement par des forces fantomatiques, qu'elles soient psychologiques, sociales ou culturelles. Tous les membres de notre famille intellectuelle admettraient en un mot que l'individu quelconque obéit à la rationalité, mais à une rationalité contextualisée et limitée. Mon éminent confrère Michel Crozier a bien montré tout le parti que la sociologie des organisations pouvait tirer de cette notion. Elle s'applique en fait à tous les sujets qu'abordent les sciences sociales. Mais tous admettraient sans doute aussi que la rationalité comporte plusieurs dimensions, dont l'instrumentale, l'axiologique et l'expressive, qui peuvent converger mais aussi diverger. On sait par exemple que la crise dite des subprimes a été favorisée à l'origine par les autorités politiques américaines, lesquelles ont cherché à exprimer leur bienveillance à l'égard du public — et peut-être plus encore à l'égard de leurs électeurs — en encourageant les banques américaines à faciliter l'accès de tous à la propriété immobilière.

La rationalité instrumentale devait dans ce cas heurter la rationalité expressive de plein fouet, avec une brutalité particulière. L'on admet aussi dans notre famille que les données quantitatives issues des sondages, des enquêtes par questionnaire ou de sources administratives sont des instruments essentiels pour les sciences sociales. Il est de bon ton de les dénigrer et de les qualifier de grossières. Mais cette attitude négative résulte surtout de ce qu'elles sont le plus souvent exploitées de façon superficielle. Car leur interprétation en profondeur relève d'un art à peu près aussi difficile que la lecture d'une partition orchestrale. En analysant à ma façon — après bien d'autres — les données produites par la grande enquête sur les valeurs du monde placée sous l'égide de l'Université de Michigan, j'ai moi-même été surpris — et heureux — de constater que, là où l'on a facilement l'impression d'un délitement des valeurs morales dans les sociétés modernes, l'enquête témoigne plutôt — si l'on prend soin de dégager les lignes de force qui parcourent la forêt des données chiffrées — de la lente diffusion dans le public d'une moralité qu'il n'est pas exagéré de qualifier de kantienne, aussi contre-intuitif que cela puisse paraître. Les données statistiques montrent en effet que les individus récusent de plus en plus les règles injustifiées et n'acceptent que celles qu'ils perçoivent comme fondées sur des raisons ayant vocation à être partagées et généralisées. Cette tendance évolutive est observable dans toutes les démocraties occidentales et dans plusieurs autres pays. De plus, elle se présente comme favorisée par l'élévation générale du niveau scolaire. Malheureusement, les données ne permettent pas de préciser si cette moralité de caractère kantien se répand aussi nettement au sein des élites politiques et culturelles que dans le public. On peut en douter si l'on en juge notamment par certaines réactions à l'arrestation par les autorités helvétiques d'un cinéaste célèbre poursuivi par la justice américaine pour un crime imprescriptible. On ne saurait donc méconnaître l'importance des données quantitatives issues des enquêtes pour la compréhension des grandes questions de société. Mais l'un des traits de notre famille intellectuelle est qu'elle ne se satisfait ni des commentaires en forme de paraphrases des tableaux statistiques, ni des méthodes d'analyse des données de caractère mécanique. Car les enquêtes ne deviennent des grilles de lecture efficaces qu'à condition de retrouver sous les structures statistiques les raisons d'individus quelconques replacées dans leur contexte.

Bien sûr, il existe aussi, à côté de ces convergences, des divergences entre les membres de notre famille et je ne prétends pas, en ce qui me concerne, faire partager toutes mes convictions. Tout le monde n'est sans doute pas persuadé comme je le suis moi-même par exemple que les sciences sociales

puissent être scientifiques au sens où le sont toutes les autres sciences, et qu'elles le soient effectivement, du moins dans les plus remarquables de leurs productions. Tous n'acceptent probablement pas non plus les interprétations que j'ai proposées de l'œuvre des grands ancêtres, interprétations dont je suis bien conscient qu'elles sont parfois hétérodoxes, mais peut-être pas inacceptables pour autant. J'ai même été sévèrement sermonné à ce sujet sur le site de Wikipedia, sans doute par un wébérologue patenté.

Autre point de divergence possible entre nous : l'idée selon laquelle la diversité des sociétés dans l'espace et dans le temps impliquerait le relativisme me paraît résulter d'une confusion et je crois avoir sur ce point des auteurs respectables de mon côté ; mais peut-être pas tous les membres de notre famille intellectuelle. Et je suis prêt à parier que certains doutent d'une autre de mes convictions, à savoir que l'avenir scientifique de nos disciplines exige expressément une meilleure interpénétration des diverses sciences sociales, voire humaines. J'ai toujours lu un symbole profond dans le fait que, dans le monde anglophone, le titre universitaire le plus élevé délivré à un économiste, un psychologue, un anthropologue, un sociologue et même un physicien continue d'ignorer l'éclatement de la vénérable philosophie en une multitude de disciplines et soit indistinctement qualifié de doctorat en philosophie (PhD).

Tels sont en tout cas les principes et les idées qui m'ont guidé depuis mes premiers travaux et qui m'ont permis de semer quelques graines dans divers chapitres des sciences sociales — ceux qui traitent de l'éducation, de la mobilité sociale, des sentiments moraux, des normes et des valeurs, des croyances, de la rationalité de l'action humaine, du relativisme idéologique ou encore du changement social — graines qui, je crois, me valent l'estime que vous avez voulu me manifester. Cette estime de la nombreuse famille intellectuelle que vous représentez est pour moi, croyez-le, un témoignage de reconnaissance particulièrement précieux. Encore une fois, merci à tous, un grand merci aux autorités de l'Académie qui ont accepté d'abriter cette rencontre amicale, et un merci tout particulier — cela va sans dire — à ceux qui n'ont pas hésité à venir de loin, voire à traverser les frontières, pour y participer.



Raymond Boudon

GEMAS
Fondation Maison des Sciences de l'Homme
54 Boulevard Raspail
F-75006 Paris

tél. : +33 (0)1 49 54 21 55
fax : +33 (0)1 42 22 33 66
mél : gemas@msh-paris.fr
<http://www.gemas.fr>
